

Nestor PONCE

Désapparence

(Éditions Les Hauts Fonds, 2013, 100 p., 17 €)

212

Quand ceux qui furent vos camarades de jeux, puis de lycée, et enfin de lutte, ont « disparu », quand il ne vous reste plus qu'à changer de ville, puis de pays, pour ne pas « disparaître » à votre tour, vous, le survivant, êtes en charge de leur mémoire.

Si l'histoire est le tribunal des peuples, en Argentine, c'est bien tardivement qu'elle a commencé à rendre justice à tous ces « disparus » de la dernière dictature militaire. La poésie, elle, parce qu'elle est parole sensible – « *palabra esencial en el tiempo* » – participe à un autre niveau à cette inscription dans le Temps.

C'est précisément ce que fait Nestor Ponce en assignant à chacun des 37 poèmes de *Desapariencia no engaña/Désapparence* une date et un lieu, celui d'un des nombreux camps de détention (généralement secrets) de la dictature militaire. Il prend ainsi en charge la mémoire de ses compagnons disparus, compagnons non nommés, quelques uns de ces quelques 30 000 dont le général Videla osait dire – en se déclarant avec un parfait cynisme *apôtre des droits de l'homme*

et de la liberté – qu'ils « étaient inconnus puisque disparus sans identité, ni morts ni vifs, puisque disparus. »

Comme le fit Juan Gelman avant lui, avec la même audace quant au travail sur la langue mais d'une façon très personnelle, Nestor Ponce, rejoint, par ses poèmes, ses compagnons encore vivants, survivants dans leur cellule. Écoutant *leur cri emmuré brisé, il va là où respirer est un effroi, là où la douleur, les ténèbres, la mort* sont le lot quotidien, là où l'on brise les os, les dents et même les poèmes qui se voient *assignés au peloton d'exécution... là où le plomb fait si mal*, où même l'enfant qui croit dans le ventre de sa mère est aspiré par les ténèbres.

Quand *les vipères rampent sur le pays*, il écoute : *dans chaque cagoule respire un cri*. Il sent : ce compagnon *comme un cheval furieux transi de peur*, celui-là *comme une ombre vide dans la tourmente*.

Il sait que là on gît *ouvert, pantelant, éclaté, pendu, fendu...* tandis qu'à côté les militaires festoient, *buvant le thé dans la vaisselle volée*.

On entendra longtemps encore le cri de ces adolescents

*Dans ce trou
depuis ce précipice
emmuré brisé je crie
l'amour ne meurt jamais
au grand jamais l'amour ne meurt
il ne meurt jamais jamais*

cri de témoignage et de protestation qui résonne étrangement dans nos sociétés où tout se consomme et où *l'amour*, dit-on, dure trois ans...

Leurs mères et leurs proches les avaient désespérément recherchés entre 1976 et 1983. Celles qu'on appela les *Mères de Mai* furent cruellement moquées (et parfois assassinées) par ceux-là même qui avaient jeté du haut de leurs avions et de leurs hélicoptères les meilleurs d'une jeunesse qui ne se résignait pas à la misère qui existait dans un pays aussi riche que l'Argentine. Bloqué par des structures archaïques, pris en otage par des oligarchies venues d'un autre temps et victime d'une corruption généralisée, le pays dut attendre l'élection du président Kirchner, en 2003, pour que soient dénoncés non seulement le terrorisme d'état pratiqué par ces militaires *réputés par le peuple argentin*, mais les lamentables vingt années de « démocratie » qui ont suivi et ne firent finalement que protéger par des lois iniques ceux qui auraient dû être immédiatement jugés.

Le livre de Nestor Ponce fait revivre la cohorte fantôme de ceux qui vécurent ou plutôt *moururent* leur jeunesse dans ces camps aujourd'hui enfin dénoncés.

C'est un livre beau et nécessaire, que les tableaux et les sérigraphies

de Guillermo Nuñez rendent plus précieux encore. Car celui qui reçut le prix national des Arts chiliens en 2007 est un grand artiste dont l'œuvre exprime avec une force et une originalité plastiques inouïes toutes les violences que l'homme peut infliger à l'homme. Il sait non pas seulement de quoi il *parle*, mais, si l'on peut dire, de quoi il peint : car détenu une première fois en 1974 dans le Chili du général Pinochet (cinq mois au secret les yeux bandés pour avoir hébergé un militant recherché), il eut l'audace de préparer quatre expositions pour témoigner à sa façon de l'univers dans lequel il avait été plongé dans les souterrains de l'Académie de guerre de l'aviation. Seule la première eut lieu, qui ne comportait – clin d'œil à Marcel Duchamp – que des cages d'oiseaux, métaphore d'une patrie « transformée en une immense cage. Ils ont pendu la parole, mis l'art en cage, mis un bandeau à la vérité, ligoté la culture, fait taire le chant populaire ».

Arrestation immédiate, enfermement dans une cage, justement, puis internement en camp et, pour finir, expulsion et exil. Regardez ces sérigraphies et ces tableaux : les visages et les corps qu'on devine en proie à toutes les mutilations possibles s'effacent dans leur lisibilité immédiate et la violence de la couleur (le rouge sur la couverture du livre) s'allie à la force de la structure pour créer un réalisme abstrait à la hauteur de cet incommunicable qu'est la torture.